

Création actuelle de danse Saison 2011-2013

« **Sideways Rain** »: **Alias Cie. / Guilherme Botelho**

« **Mon sujet est toujours le même, c'est l'intime** »

Guilherme Botelho, un matin à Genève, à quelques pas de son studio. Il répète « Ante », la pièce qui marquera en octobre le vingtième anniversaire de la création de sa compagnie Alias. Il est débordé, heureux de l'être, soucieux : ses trois filles qui sortent de l'adolescence, ses douze danseurs, la répétition du jour. On écoute.

D'où venez-vous ?

Guilherme Botelho : Je viens du Brésil. Plus ou moins. Mais votre question est drôle. Un écrivain a dit qu'on ne pouvait pas choisir sa famille, mais ses amis ; je dirais de même pour un pays. On ne choisit pas celui où on naît, mais celui où on vit. Ça fait si longtemps que j'habite Genève. Mais je ne suis pas vraiment suisse. Et quand je rentre au Brésil, je ne suis pas vraiment brésilien. Je flotte quelque part au milieu de l'Atlantique.

La première fois que vous avez dansé ?

J'étais tout petit. Mes parents, comme tous les Brésiliens, allaient au carnaval. Je dansais la samba. Ma famille vient de Recife, elle s'est établie à Sao Paulo. A 14 ans, j'ai su que je serais danseur.

Pourquoi ?

J'avais un professeur de dessin qui avait comme amie une responsable de communication du Ballet municipal de Sao Paulo. Il nous a amené voir « Scènes de famille » du chorégraphe argentin Oscar Araiz. J'ai pleuré. Et j'ai compris que je voulais faire ça : danser pour exprimer ce que les mots ne savent pas dire.

Que vous apprennent ces premières années de formation ?

A 14 ans, j'étais un travailleur possédé. J'avais un professeur qui disait : on doit écouter son corps et le dompter ; elle ajoutait : il faut lui imposer les choses, mais gentiment. Ce que mes professeurs m'ont légué de fondamental, c'est l'amour du beau. Parallèlement, ils m'ont enseigné l'importance de la technique et de la discipline. Il faut une armature forte pour s'en libérer et définir son propre désir.

Pourquoi Genève au début des années 1980 ?

Pour Oscar Araiz. Je dansais pour le Ballet de Sao Paulo. Il a passé une journée avec nous, nous avons répété devant lui, j'étais mort de timidité. Quelque temps plus tard, j'apprends qu'il a pris la direction du Ballet du Grand Théâtre. Je lui écris. Il me fait répondre qu'une audition sera bientôt organisée. Je vends mon appareil photo et mon lit pour acheter un billet d'avion. Et je suis admis au Ballet du Grand Théâtre.

Quelle image aviez-vous de la Suisse ?

Je ne savais rien de ce pays, à part ce que m'en disait le livre que nous avions à la maison. J'étais impressionné par la neige. Ma mère me disait qu'on y parlait trois langues, ça me sidérait. Mais je ne vous cacherais pas que les débuts ont été rudes. A Sao Paulo, tout le monde descend dans la rue. A Genève, le dimanche il y a vingt ans, on ne croisait personne. On avait l'impression qu'une bombe venait d'exploser.

Que vous enseigne Oscar Araiz pendant ces premières années au Ballet de Genève ?

Il ne nous traite pas comme des exécutants, mais il nous intègre au processus de création, artistiquement et intellectuellement. Ce qu'il m'a appris, c'est le rapport que nos vies entretiennent avec la scène. Notre fonction, c'est de rendre visible l'invisible qui nous constitue.

Pourquoi fonder votre compagnie ?

Au bout de dix ans au Ballet du Grand Théâtre, j'ai envisagé d'arrêter de danser. Oscar Araiz était parti depuis longtemps. Je ne me reconnaissais pas dans la danse que je pratiquais. J'ai quitté la compagnie et me suis retrouvé au chômage. C'est à ce moment-là que nous avons créé Alias et ce nom même était un symbole : je voulais danser autrement.

Créer sa compagnie en 1994 à Genève, c'était culotté, non ?

J'ai écrit mon premier dossier et l'ai soumis au directeur du festival de La Bâtie de l'époque, Jean-François Rohrbasser. Il m'a parlé de la crise que nous vivions, de l'argent de la culture qui diminuait. Nous avons persisté. Nous avons l'idée d'une pièce, un garçon, une fille qui n'arrivent pas à se toucher. L'homme évolue sous une multitude de couches d'habits. La femme l'agresse, le violente. Nous avons répété, trouvé le titre, « En manque » et c'est parti. Le succès a été inouï. On nous a programmés partout, en Suisse, en Europe.

Quel était votre état d'esprit ?

Nous ne connaissions rien au système, c'était un avantage. Et nous avons eu la chance d'être soutenu par la Ville de Genève, l'Etat et Pro Helvetia.

Vous sentiez-vous appartenir à un courant ?

Je ne crois pas. Mon travail s'enracine dans ce que je vis, dans ce que je vois autour de moi. En 1994, la danse contemporaine avait encore la réputation d'être réservée à des *happy few*. Nous voulions toucher un public plus large, sans transiger sur la rigueur, être populaire et de qualité. Je me rappelle, des gens venaient nous voir après une représentation et disaient : « Je ne pensais pas qu'on pouvait rire devant un spectacle de danse. »

Avez-vous le sentiment de construire une œuvre ?

Ce n'est pas à moi de le dire. Mais ça n'a jamais été un but. Est-ce que Pina Bausch avait le sentiment de faire une œuvre ? Mes pièces sont liées aux interprètes qui les

ont dansées. Je n'ai pas comme projet de les transmettre à d'autres, de jeunes danseurs par exemple.

Vous arrive-t-il de reprendre une pièce ?

Mon travail ne relève pas du musée. Une fois qu'une pièce est faite, il faut passer à autre chose.

Vous sentez-vous reconnu ?

Oui, les pouvoirs publics me soutiennent, la société me donne des moyens, c'est une reconnaissance forte. Mais je vais vous raconter une histoire, En 1995, nous montons « Moving perhaps », notre deuxième pièce. C'est l'histoire d'une femme dont l'existence paraît atone, tant elle est réglée. Sauf qu'à un moment, elle en perd le contrôle et découvre peut-être le bonheur. Nous présentons le spectacle en Ecosse. A la sortie du théâtre, une spectatrice nous attend, intimidée. Elle nous confie : « Votre spectacle va m'aider à vivre. » Pour moi, la reconnaissance, c'est ça. Offrir un peu de sens à un spectateur.

Comment voyez-vous évoluer votre esthétique ? Depuis « Sideways rain » en 2010, vos pièces sont moins théâtrales, plus graphiques. Avez-vous eu consciemment le besoin de vous renouveler ?

Je me suis dit « Il faut faire la même chose, mais autrement ». Ma matière reste la même : elle a à voir avec l'intime. Je parle de nos faiblesses, j'admire toujours les fragiles. « Sideways rain » prend racine dans une expérience douloureuse : la disparition de mon père. J'ai voulu donner corps à mon questionnement sur ce passage, lui conférer une dimension non pas individuelle mais chorale. C'est la raison pour laquelle j'ai souhaité travailler avec un nombre important de danseurs.

Qu'est-ce qui est premier dans une création ? Le sujet ? Le mouvement ? Le décor ?

Longtemps, j'ai eu un thème, un décor, des personnages. Je demandais aux interprètes d'improviser à partir d'une image par exemple, je les filmais et leur demandais ensuite de retrouver pour le spectacle la spontanéité de l'improvisation. Aujourd'hui, je cherche à matérialiser une atmosphère intérieure, c'était le cas de « Sideways rain ».

Quelle sorte de chorégraphe êtes-vous ?

Au studio, je suis très directif. Et j'attends des danseurs qu'ils s'engagent totalement dans un projet. Je leur demande de proposer des idées, des mouvements, mais d'accepter aussi que je ne retienne pas leurs propositions. Nous interagissons, évidemment, mais à la fin je tranche.

Qu'attendez-vous d'un interprète ?

Qu'il soit lui-même. Et c'est ce qu'il y a de plus dur dans la vie. Etre soi-même. En scène, un danseur est tenté de faire valoir sa virtuosité. Or ce qui m'intéresse, c'est la faille d'une personne. Sa capacité à l'assumer au vu de tous. En vérité, je n'aime pas les danseurs, mais les gens qui dansent.

Vous aspirez à une forme d'innocence ?

Oui. Pina Bausch dit qu'elle aime les danseurs timides. Moi aussi.

Est-ce qu'il y a un âge où on ne peut plus danser ?

Mais non ! En théorie du moins. J'adorerais enrôler des interprètes de 55, 60 ans. Or, on n'en trouve pas. Parce que la danse reste hélas associée à une idée caricaturale de la beauté. Mais si on veut parler de la vie, pourquoi n'y aurait-il pas des interprètes âgés ?

A quoi sert la danse ?

A rendre le monde meilleur, à aller vers l'autre, à se laisser toucher, à toucher l'autre, à s'éloigner des écrans, à remettre les diktats de l'économie à leur place, à apprécier la tendresse d'un mouvement, celle d'un danseur, celle qu'on oublie parfois dans son quotidien.

Quel conseil donnez-vous au jeune danseur qui vous consulte ?

Je lui dis « Enferme-toi dans un studio, donne-toi un sujet, improvise, filme-toi, n'arrête pas de bosser surtout, apprend à être face à toi-même ».

Entretien par : Alexandre Demidoff